

4 > 11 décembre 2010
Théâtre du Chaudron Cartoucherie de Vincennes

Orphelins

Pièce lyrique d'après Rainer Maria Rilke



Orphelins

Pièce lyrique d'après **Rainer-Maria Rilke**

Adaptation, dramaturgie, costumes et mise en scène **Olivier Dhénin**

Musique **Franz Schubert & Anton Webern**

Masque **Étienne Frasson-Cochet**

Chorégraphie **Émeline Bordelot**

Sculptures de cire **Jonas Delhaye**

Design sonore **Aurélien Goulet**

Traduction **Olivier Dhénin** (*Orphelins*), **Lorand Gaspar** (*Livres*), **Jean-Yves Masson** (*Requiem*), **Bernard Pautrat** (*Notes sur la mélodie des choses*)

Jeu

Pierre Barret-Mémy Premier orphelin

Mario Boucheron Cinquième orphelin

Bianca Boucheron La plus jeune orpheline

Charlotte Blondel Deuxième orpheline

Benjamin Brénière Un ange/Un loup/Le jardinier

Aurélien Demey Paul

Tristan Fourmy Quatrième orphelin

Giulia Gelot Quatrième orpheline

Amalia Lambel Troisième orpheline

Geneviève Mahé Cinquième orpheline

Audrey Matarage Première orpheline

Julie Papin La religieuse

Thomas Spoljar Deuxième orphelin

Marc Tchalik Le petit Jérôme

Jean-Baptiste Triolet Troisième orphelin

Musiciens

Julien Poirier, Éléonore Denarié violons

Andrei Malakhov alto

Simon Dechambre violoncelle

Renaud Guy-Rousseau clarinette

Production Winterreise Compagnie Théâtre

Coréalisation fnacem Ligue de l'enseignement/Académie lyrique de Rochefort

Avec le soutien du Théâtre du Chaudron, de la Maison Boizel (Epernay) et de la Ville de Rochefort

Remerciements au Lycée Montaigne (Paris)

ET NOUS SOMMES COMME DES FRUITS. NOUS PENDONS HAUT À DES BRANCHES
ÉTRANGÈMENT TORTUEUSES ET NOUS ENDURONS BIEN DES VENTS. RILKE 1898



Mario Boucheron et Marc Tchalik / Audrey Matarage, Amalia Lambel et Geneviève Mahé en répétition
Charlotte Blondel et Pierre Barret-Mémy en travail à la table Paris, octobre 2010 © Winterreise

> Élégie de l'enfance

C'est l'automne, fin d'après-midi. Des orphelins patientent dans un parc près d'une petite chapelle. Ils doivent aller prier pour une de leurs camarades qui est morte. Ils s'interrogent sur la mort et cet esprit impalpable qu'est l'âme. Un des enfants, Jérôme, dit que la petite fille n'est pas morte, car lui connaît la Mort. Les enfants se moquent du jeune garçon et l'abandonnent dans le parc que la nuit envahit. Voici le petit canevas des *Orphelins* de Rilke, pièce rare et singulière dans l'œuvre d'un auteur avant tout poète.

Alors que chez les Tragiques Grecs l'enfant impuissant était conduit à la mort (Astyanax) ou sauvagement assassiné (les enfants d'Héraclès), on assiste chez les auteurs contemporains à la transposition de l'enfant sur la scène du meurtre, métaphore d'une civilisation qui n'a plus foi en l'avenir. En ce sens, Rilke est précurseur en mettant en scène les pensionnaires d'un orphelinat. Un siècle avant Edward Bond, l'auteur des *Sonnets à Orphée* laisse le temps d'une courte pièce s'épancher la violence de l'enfance. Dans la lignée du symbolisme, il crée un drame statique où les enfants questionnent la vie et la mort. Treize enfants, sept garçons et six filles sont réunis dans un parc septentrional. On est très proche du premier théâtre de Maeterlinck : lieu perdu et indéfini, symbolique des nombres (on pense aux treize personnages des *Aveugles* abandonnés sur une île, ou aux *Sept princesses* endormies), dialogues brefs, onomatopées, action invisible, ellipses, anaphores, ponctuation délétère.

Remonter cette pièce avec des enfants et des adolescents, c'est répondre aux attentes du dramaturge qu'était Rilke. Maeterlinck pensait que la scène était le lieu où mouraient les chefs-d'œuvre, qu'il fallait éliminer l'acteur, trop enclin à la fausseté et la surinterprétation psychologique. En travaillant avec des enfants, on se rend compte qu'ils ne « jouent » pas au sens *théâtral*. Ils ne cherchent pas à justifier ou calquer ce qu'ils disent d'après une pathologie. Ils sont sincères et tout le travail consiste à leur faire oublier le rôle auquel on les assigne. Après avoir monté *Les Enfants* de Bond avec certains d'entre eux à Rochefort en 2008, il est intéressant de confronter ces jeunes à l'écriture sibylline de Rilke, mais laquelle dans son dépouillement, n'est pas tant éloignée de celle de Bond (pour preuve la langue du 'Billy' de *Chaise*).

Un montage de poèmes extraits du *Livre d'images*, du *Livre d'heures*, des *Notes sur la mélodie des choses* et du *Requiem sur la mort d'un enfant*, couplé à des lieder de Schubert, mènera délicatement le jeu vers le drame des *Orphelins*. Celui-ci ne sera pour sa part agrémenté que de musique d'Anton Webern, contemporain direct de Rilke. Ainsi l'écart entre Schubert et Webern est-il similaire entre Bond et Rilke. Les esthétiques diffèrent, mais étrangement leurs corrélations font sens – la filiation entre Schubert et Webern étant directement sous-entendue, comme nous le montrera le lied *Der Tod* qui sera interprété au cœur du drame. Quant au choix de l'opus 5 pour « illustrer » l'action bien qu'il ne s'agisse en aucune façon d'une quelconque illustration –, la richesse des timbres et les sonorités presque fantomatiques des cinq pièces pour quatuor à cordes semblaient correspondre à l'univers du parc de l'orphelinat que je voulais créer : mi-lyrique, mi-ludique. Ainsi les trois mouvements centraux sont-ils complètement « extérieurs » au drame proprement dit : danses ou pantomimes, ils s'insèrent ici comme des résurgences antérieures. Résonances des poèmes qui précédaient ou cauchemars anticipés, ils sont comme des visions fugitives d'une enfance diaphane.



Reha Erdem, *Times and Winds*

À l'instar des anges, « les enfants apportent les dernières nouvelles de l'éternité. Ils ont le dernier mot d'ordre » affirmait Maeterlinck. On peut penser cela à la lecture de la pièce de Rilke. On peut aussi penser qu'une société

d'enfants calque au mieux celle des adultes en (dé-)montrant ses failles et ses défauts, son innocence et sa cruauté, son humanité et son inhumanité – comme le fit William Golding cinquante ans plus tard, dans son roman *Sa Majesté des Mouches*. Mais la Seconde Guerre Mondiale avait alors eu raison de l'espoir. Rilke, lui, – en mettant l'enfant face à la mort un siècle après le Goethe du *Roi des Aulnes* – laisse poindre l'espérance dans les ultimes répliques du petit Jérôme. L'espoir, un temps encore.

Olivier Dhénin, septembre 2010

SOUVIENS-TOI DE GENS QUE TU AS TROUVÉS RASSEMBLÉS SANS QU'ILS AIENT ENCORE PARTAGÉ UNE HEURE. PAR EXEMPLE DES PARENTS QUI SE RENCONTRENT DANS LA CHAMBRE MORTUAIRE D'UN ÊTRE VRAIMENT CHER. CHACUN, À CE MOMENT-LÀ, VIT PLONGÉ DANS SON SOUVENIR À LUI. LEURS MOTS SE CROISENT EN S'IGNORANT. LEURS MAINS SE RATENT DANS LE DÉSARROI PREMIER. JUSQU'À CE QUE DERRIÈRE EUX S'ÉTALE LA DOULEUR. ILS S'ASSEYENT, INCLINENT LE FRONT ET SE TAISENT. SUR EUX BRUIT COMME UNE FORÊT. ET ILS SONT PROCHES L'UN DE L'AUTRE COMME JAMAIS. RILKE

> Traduction des lieder

Les poèmes sont de Wilhelm Müller et extraits du Voyage d'hiver de Franz Schubert. À l'exception de La Mort d'Anton Webern d'après un poème de Matthias Claudius, et du Roi des Aulnes d'après la ballade de Goethe, premier opus de Schubert. Seules les paroles chantées ont été imprimées – le metteur en scène ayant coupé certains vers dans un souci de cohérence dramaturgique, la mélodie a alors été transposée aux instruments.

Im Dorfe – Au village (II. 4)

Les chiens aboient, les chaînes cliquent ;
les gens dorment sur leur couche, beaucoup rêvent à ce qu'ils n'ont pas,
ils se délectent dans le bien et dans le mal et demain tout sera oublié ! [...]
Aboyez encore, chiens à l'affût, refusez-moi le repos à l'heure du sommeil !
J'en ai fini avec tous les rêves
Qu'ai-je à m'attarder parmi les dormeurs ?

Erstarrung – Engourdissement (I. 4)

[...] Où trouverai-je une fleur, où trouverai-je ici de l'herbe verte ?
Les fleurs sont mortes, l'herbe est toute jaunie. [...]

Die Krähe – La corneille (II. 3)

Avec moi, une corneille avait quitté la ville.
Elle a sans cesse volé autour de ma tête.
Corneille, étrange animal ne veux-tu pas me quitter ?
Crois-tu donc comme une proie te saisir bientôt de mon corps ?
Allons, je n'en ai plus pour longtemps avec mon bâton de pèlerin.
Corneille, montre-moi enfin la fidélité jusqu'au tombeau !

Frühlingstraum – Rêves de printemps (I. 11)

Je rêvais de fleurs de toutes couleurs telles qu'elles éclosent en mai ;
je rêvais de vertes prairies, de joyeux chants d'oiseaux,
et lorsque les coqs chantèrent mes yeux s'ouvrirent :
tout était froid et sombre, les corbeaux croassaient sur le toit.
[...] Et lorsque les coqs chantèrent, mon cœur s'est éveillé :
je suis seul ici-bas et poursuis mon rêve. [...]



Michael Haneke, *Le Ruban blanc*

Das Wirtshaus - L'auberge (II. 9)

Vers un cimetière mon chemin m'a conduit.
C'est ici que je veux demeurer, je me suis fait à cette idée.
Ô vous, les vertes couronnes mortuaires, vous pourriez bien être le signe
Qui invite le voyageur fourbu à entrer dans la glaciale auberge.
Dans cette maison les chambres sont-elle toutes occupées ?
Je suis épuisé au point de m'effondrer, je suis mortellement blessé.
Ô taverne impitoyable, tu me refuses cependant ?
Il me faut donc toujours et toujours continuer, ô mon fidèle bâton de pèlerin !

Die Nebensonnen – Les soleils fantômes (II. 11)

[...]

Der Erlkönig – Le Roi des Aulnes

Qui chevauche si tard dans la nuit et le vent ?
C'est un père et son jeune enfant.
Le père étreint l'enfant contre lui
L'enfant, au chaud, se tient blotti.

Mon fils, pourquoi te cacher plein d'effroi ?
Mon père, vois le pâle Roi ?
Le roi des Aulnes, couronne au front ?
Mon fils, c'est là nuage au vent.

Ô cher enfant, viens près de moi !
À de bien beaux jeux je jouerai avec toi ;
Maintes fleurs diaprées croissent sur la rive !
Ma mère a maint vêtement d'or.

Mon père, mon père, n'entends-tu donc pas,
Ce que le Roi des Aulnes me murmure tout bas ?
Sois calme, reste en paix, mon enfant ;
Dans les feuilles sèches siffle le vent.

Veux-tu, bel enfant, venir avec moi ?
Mes filles de toi sauront prendre grand soin ;
Mes filles conduisent la ronde nocturne,
Et te berçant et en chantant elles t'endormiront.

Mon père, mon père ne vois-tu donc pas
Les filles sont à l'orée du bois ?

Mon fils, mon fils, je le vois fort bien :
Ce sont les grands saules gris du chemin.

Je t'aime, ton doux visage m'enchanté ;
Tu dois donc me suivre, je suis le plus fort !

Mon père, mon père, son bras me saisit !
Ah, il me sert, et sa main me meurtrit !

Le père frémit d'horreur, il fouette son cheval,
Serrant contre lui l'enfant terrifié,
Il atteint sa demeure avec peine et détresse :
Entre ses bras, l'enfant était mort.

Der Tod — La Mort

Ah, il fait si sombre dans la chambre de la mort,
Cela sonne si lugubrement, quand elle met en mouvement
Et lève son lourd marteau et que l'heure sonne.

Œuvres en jeu

Rainer-Maria Rilke

Poèmes extraits du *Livre d'heures* & du *Livre d'images*

Fragments de *Notes sur la mélodie des choses*, du cycle *Les Voix* et du *Requiem*
Orphelins, drame en un acte

Franz Schubert

Six lieder de *Winterreise* sur des poèmes de Wilhelm Müller

Erstarrung — Frühlingstraum — Die Krähe — Im Dorfe — Das Wirtshaus — Die Nebensonnen

Anton Webern

Der Tod, lied sur un poème de Matthias Claudius extraits des *Acht Frühe Lieder*
Fünf Sätze für Streichquartett op. 5

L'enfant est par excellence l'objet de pitié. Peut-être parce que chacun se reconnaît en lui. Un enfant semble toujours valoir pour tous les autres. Une certaine compassion intervient aussitôt qui fait qu'on s'identifie soi-même à l'enfant malade – ou bien qu'on l'identifie à son propre enfant, celui bien réel que l'on a eu ou celui, possible, que l'on aurait pu avoir. Il n'est pas impossible que l'on s'apitoie aussi sur soi, retrouvant en l'expérience de cet enfant le rappel de sa propre petitesse de créature prématurément jetée, orpheline et nue, dans un monde hostile. Que la détresse dont l'enfant mourant offre le spectacle nous renvoie à l'archaïque déréliction d'être né, déréliction dont chaque individu conserve en lui le souvenir traumatique et qu'il lui a fallu surmonter pour grandir, mais dont il sait bien à quel point elle a laissé en lui une plaie fragile que tout chagrin ne demande qu'à faire de nouveau ouvrir.

Philippe Forest, *Tous les enfants sauf un*, 2006